

Le clézio, entre corps-matière et corps-pensée (Nakpohapédja Hervé COULIBALY)

Université Félix Houphouët-Boigny
Abidjan-Cocody, Côte d'Ivoire
hervcoulibaly@gmail.com

Résumé

Les corps et leur symbolique, au détriment de leur concrétude même dans l'œuvre de Jean-Marie Gustave Le Clézio, concrétude elle-même qui met pourtant en avant une logique de la présence physique, (dé)voilent le caractère spirituel d'une écriture dont la quête de l'équilibre réside, sans doute, dans l'essence recherchée des choses. La spiritualité qui émane de ses textes fait écho au symbolisme des corps de Platon, réalité que les personnages cherchent à transcender (activement et/ou passivement) pour en cerner la Beauté, pour s'harmoniser avec l'univers. Ainsi, de la dépréciation du corps de la vieille femme dans *L'Africain*, par exemple, à son élévation dans *Terra amata* ou dans *Désert*, l'on note différentes représentations des corps (la langue, la terre, le soleil, l'eau, l'air, etc.). Les relations entre la matière et la pensée postulent une essentialisation qu'il convient d'examiner chez Le Clézio (*L'Inconnu sur la terre*).

Mots clés : Corps-matière, corps-pensée, représentation, Harmonie, écriture.

Abstract

The bodies and their symbolism, to the detriment of their concreteness even in the work of Jean-Marie Gustave Le Clézio, concreteness itself which puts forward a logic of the physical presence, (un) veil the spiritual character of a writing whose quest for balance undoubtedly lies in the desired essence of things. The spirituality that emanates from his texts echoes the symbolism of Plato's bodies, a reality that the characters seek to transcend (actively and / or passively) to figure out Beauty, to harmonize with the universe. Thus, from the depreciation the old woman's body in *L'Africain*, for example, to its rise in *Terra amata* or in *Desert*, one notes different representations of the bodies (language, the earth, the sun, water, air, etc.). The relations between matter and thought allow an essentialization that should be examined in Le Clézio (*The Unknown on Earth*).

Key words: Body-matter, body-thought, representation, Harmony, writing.

Introduction

Lire le corps leclézien est assurément égal à magnifier et/ou à retrouver l'essence des choses à travers elles-mêmes.. Cette double affirmation s'explique par le fait que le Corps chez Jean-Marie Gustave Le Clézio forme une somme de représentations symboliques se rapportant à l'existence humaine. La magnificence du corps passe, chez lui, par diverses voies/voix qui le décrivent comme des trajectoires à emprunter, à explorer, à transcender. Retrouver l'essence des choses, c'est atteindre une parfaite communion entre les corps que Le Clézio re-présente pour permettre de saisir leur fondement primitif, leur Beauté. *L'Africain* en est une vraie apologie du corps en ce sens que ce roman consacre l'approche philosophico-spirituelle faite par l'écrivain-créateur. Ainsi, à partir de la matérialité, l'écriture leclézienne postule la quête d'une perfection qui passe inexorablement par les mouvements de la pensée intellectuelle, elle-même ne pourrait être effective sans une démarche vers la spiritualisation des relations entre les différents corps en présence. Les échos que les corps se donnent entre eux revêtent une symbolique rendue objective par l'écriture. Du coup, la matière n'est plus une simple coque puisque la pensée n'est plus, elle aussi, une simple idée. Le corps, forme de géôlier, contient l'Esprit, l'Âme qui invite à transcender la matière à l'aune de la pensée pure ; source d'équilibre et d'harmonie indispensables au monde. C'est pourquoi, les relations entre la matière et la pensée postulent une démarche littéraire et philosophique vers une essentialisation qu'il convient d'examiner chez Le Clézio. Pour y parvenir, présentons les différentes représentations du corps leclézien avant d'examiner comment transcender le Corps implique la quête de l'Harmonie pour enfin comprendre la démarche vers sa spiritualisation.

1. Les différentes représentations du corps leclézien

Tout objet ou toute matière contient certainement en soi les rudiments de sa perception et de son usage. Les hommes, selon la Bible, ont reçu le pouvoir d'agir sur tout ce qui compose l'univers¹. Cela implique un contact inévitable entre l'Homme et le Corps. Les corps évoqués ou décrits dans l'œuvre de Le Clézio sont de divers ordres. Les plus significatifs sont les corps physiques et le corps langue, objets de toute la symbolique scripturaire.

¹ « Dieu dit : Faisons l'homme à notre image, selon notre ressemblance, et qu'il domine sur les poissons de la mer, sur les oiseaux du ciel, sur le bétail, sur toute la terre, et sur tous les reptiles qui rampent sur la terre », *La Sainte Bible* traduite par Louis Segond, Paris, Alliance Biblique Universelle, 2003, p. 10.

1.1. Les corps physiques

Les corps physiques prégnants chez Le Clézio sont essentiellement constitués de deux entités majeures : l'Homme et la Nature. La première entité prend en compte les enfants et les adultes. Les deux s'usent par le temps et les contingences socio-économiques multiformes. Dès lors, les corps périssent à cause de deux actions : celle de l'homme qui n'est pas à dissocier de la seconde, le temps. Ainsi, on peut noter dans *L'Africain* la présente description : « *Le corps nu² de cette femme, fait de plis, de rides, sa peau comme une outre dégonflée, ses seins allongés et flasques, pendant sur son ventre, sa peau craquelée, ternie, un peu grise, tout cela me semble étrange, et en même temps vrai.* »³

Le physique de la vieille femme semble vrai parce qu'il est finitude. Sa transformation ne peut conduire à autre chose qu'à son achèvement total. L'observation est faite par un enfant et cela ressemble étrangement à une prise de conscience sinon, à une interpellation de la part de l'écrivain qui permet de découvrir la désolation, la déception du petit qui réalise indirectement sa fin. Cette démarche prend l'allure d'une métaphore obsédante d'autant plus que dans *Terra amata*, l'image du corps-finitude revient également même quand il s'agit de le comparer au paysage : « *C'était un paysage sans nom, vieux comme une vieille peau de vieille femme, dilaté par le jour, refroidi par la nuit, lavé par les pluies, usé par le vent, fendu par le gel...* »⁴ Toute la rhétorique du caractère vieillissant du corps de la femme a une résonance négative et suggère la décrépitude, vu que le paysage avec lequel le parallèle est établi se renouvelle constamment. La comparaison faite ici, met en relief le recyclage de tout type de paysage face à la déchéance de tout corps physique en rapport avec le temps si l'on considère « *le jour, la nuit, les pluies, le vent et le gel* ». Il est évident que le regard de Le Clézio sur le corps de l'être humain, limité à la matière physique, expose l'évanescence d'une coque en proie à une destinée fataliste, contrairement à la nature qui renaît toujours et qui rassure quiconque s'en approche. Ce rapprochement entre l'homme et la nature est possible grâce à l'usage de la langue. Elle se présente comme le seul et unique moyen d'établir les liens entre les choses comme à l'origine de la création où le verbe a suffi pour mettre en place l'univers, si l'on considère la Bible⁵.

Dans tous les cas, les corps à l'état naturel ne sont rien d'autre que ceux que l'univers a exposés depuis la création du monde. Leur altération préoccupe Le Clézio qui voit en la

² Nous soulignons.

³ Le Clézio, *L'Africain*, Paris, Gallimard, 2004, p. 15.

⁴ Le Clézio, *Terra amata*, Paris, Gallimard, 1967, p. 13.

⁵ Louis Segond, *La Sainte Bible*, Paris, Alliance Biblique Universelle, 2003, p. 33.

langue, un moyen de préservation ou une opportunité salvatrice qui pourrait faire changer le monde en le mettant sur le chemin de la quête permanente du bien-être de tous.

1.2. Le corps langue

Le système énonciatif mis en œuvre dans les textes de Le Clézio est essentiellement orienté vers l'énonciateur-narrateur-personnage. Il met en branle le « je » et tous ses corollaires, développant ainsi la fonction émotive ou expressive d'autant plus que, cette fonction du langage selon R. Jakobson (1963, p. 214), « vise une expression directe de l'attitude du sujet à l'égard de ce dont il parle ». A ce titre, la situation d'énonciation est chargée des émotions de celui qui narre, décrit, perçoit ou envisage une action ou un fait, l'inscrivant forcément dans une perspective énonciative dont le but final semble être de rapprocher au maximum, les thèmes fédérateurs des relations de l'homme à son environnement. S'il est juste de dire avec D. Maingueneau (2003, p. 22) que « l'énonciation implique une sociabilité langagière associée à tout un art de vivre », il convient d'apprécier les écrits lecléziens comme étant des appels visant à une universalité. Celle-ci serait la caractéristique d'un monde meilleur au regard des préoccupations majeures de l'auteur (l'environnement, le progrès scientifique, les relations interhumaines, etc.). D'ailleurs, pour évoquer la nécessité de l'interaction indispensable entre les corps, le narrateur doit baptiser le soleil en vue d'établir la communion. C'est pourquoi, il paraît soulagé par la possibilité de dire clairement :

Maintenant, on peut lui parler, on peut l'appeler par son nom, on peut marmonner entre ses dents les espèces de litanies incompréhensibles. On peut affronter son regard aussi, jusqu'à ce que les yeux brûlés pleurent et voilent... Pour ne pas l'oublier, il faut lui donner un nom d'homme ou de bête. Kax, il s'appellera. Kax regarde la terre. Kax chauffe les tiges des arbres. Kax réduit en poudre les petites boules de boue.⁶

En étant obligé de nommer le soleil, le narrateur donne au texte une dimension initiatique. Cette initiation a un objectif qui inclut celui que doivent requérir toutes connaissances et maîtrise de son environnement. La personnification de cet astre le rapproche de l'action destructrice de l'homme sur les autres éléments de la nature. Car, finalement, comme l'Homme, le Soleil « chauffe » et « réduit » tout sur son passage suivant des projets qui ne sont pas toujours de l'ordre du besoin, de la nécessité. Si l'on considère, comme D. Maingueneau (2009, p. 15) l'acte de langage comme « la plus petite unité ... destinée à modifier la situation des interlocuteurs », convenons de considérer cet acte comme le résultat, fût-il fictif ou non, d'assertions faites par le narrateur (dans le cas présent). Sur ce fait, ce

⁶ Le Clézio, *Terra amata*, *Op. cit.*, pp. 14-15.

Le clézio, entre corps-matière et corps-pensée (Nakpohapédja Hervé COULIBALY)

serait donc la somme des inquiétudes et/ou des vœux d'un auteur donné. Pour cette étude, il s'agit de percer les mystères de certains éléments naturels en les confrontant à leur état certes, mais surtout à leur faire en tenant compte de ce qui est dit sur eux. Cette démarche fait prendre à l'écriture une dimension poétique ; celle-ci étant bâtie avec des mots bien choisis en vue de transmettre des messages particuliers. L'enfant, dans *L'Inconnu sur la terre*, confesse d'ailleurs ceci :

Je voudrais vous parler loin, avec des mots qui ne seraient pas seulement des mots, mais qui conduiraient jusqu'au ciel, jusqu'à l'espace, jusqu'à la mer. J'entends ce langage, cette musique, ils ne sont pas étrangers, ils vibrent autour, ils brillent autour, sur les rochers blancs et sur la mer, ils brillent au centre des villes, même dans les yeux des passants.⁷

A travers ce discours direct, le narrateur révèle l'importance de la justesse des mots pour énoncer les corps perçus, évoqués ou décrits. Il dit les choses telles qu'elles se présentent à lui pour ne pas travestir ni leur forme, ni leur essence, encore moins leur importance. Les corps sont sacrés et les mots pour les énoncer doivent être bien réfléchis pour ne pas trahir leur signification profonde.

Au regard de ce qui précède, nous pouvons dire que l'œuvre de Le Clézio fonctionne sur la base d'une forme énonciative presque unique : le narrateur homodiégétique élabore le récit à partir de son regard, de son ouïe. Toute chose qui lui permet de percevoir les événements dans un état émotif et réflexif singulier qu'il partage avec le lecteur. Le « Je » narrateur structure la pensée au point d'y retrouver des aspects de sa vie, en tant qu'intellectuel donnant son point de vue (tant en fonction de la position géographique qu'en fonction de l'émission d'un avis motivé ou non) sur le rapport de l'homme au corps. D'où la nécessité de pénétrer dans le mystère que renferme toute forme naturelle.

2. Transcender le Corps ou la quête de l'Harmonie

Percer le mystère des corps pour en ressortir la quintessence est une exigence de lecture des textes lecléziens. En effet, rien n'est fortuit. Tout contient une signification que le lecteur doit mettre en lumière. Pour ce faire, il faut entrer (aller au-delà du physique) dans la matière pour percevoir l'esprit, l'âme qui fonde l'existence du premier corps ou corps apparent en laissant éclore l'essence, le primitif de toute chose. Comment se présentent alors le corps-surface et le corps-profondeur ?

⁷ Le Clézio, *L'inconnu sur la terre*, Paris, Gallimard, 1978, p. 9.

2.1. Corps-surface : la matière

La matière chez Le Clézio est naturelle : la Terre et toutes ses composantes. Elle contient donc de nombreux éléments dont l'intervention dans l'œuvre conduit *a priori* à une réflexion limitée. Cette limite est due au fait que le corps représente peu de chose pour lui. La description faite de la terre, par exemple, est plate, inopérante en elle-même. Observons la peinture suivante : « *Je vais commencer par dire ce que c'était que ce paysage-là. C'était une étendue de terre et de pierrailles sèches, avec quelques montagnes, quelques collines, et, de l'autre côté, le grand plateau de la mer. C'était un pays quelconque...* »⁸

Comme l'adjectif indéfini à valeur péjorative « *quelconque* » le laisse entrevoir, le corps décrit est similaire à tout autre espace banal, puisque, implicitement, tous les pays présentent le même aspect, la même forme ; du moins pour ce qui relève de l'origine des choses. L'on peut arguer que, pour Le Clézio, le corps est décevant en ce qu'il ne représente qu'une surface, une coque dont la solidité est liée à son état, certes, mais aussi au lieu où il se trouve. Dans *Désert*, par exemple, le parcours des voyageurs dans le sable en dit long sur l'appréhension que le narrateur a de l'espace qui les accueille. En effet, « *ils sont apparus, comme dans un rêve, au sommet de la dune, à demi cachés par la brume de sable que leurs pieds soulevaient. lentement ils sont descendus dans la vallée, en suivant la piste presque invisible...* »⁹. Les éléments naturels que nous soulignons sont découverts au fil de la marche dans le désert. En l'état, il est quasiment impossible de comprendre combien ils contribuent à l'harmonie du monde. Et pourtant, c'est l'ensemble de ces éléments naturels qui sert de fondement à la création de l'homme. Mieux, toutes ces créatures permettent à l'homme de re-créer l'univers. Du coup, ce n'est que la re-création qui confère un sens, une utilité à l'usage que l'homme fait d'une chose donnée. A partir de ce moment, il est juste d'affirmer que l'on ne peut avoir accès à la quintessence des objets naturels par la simple vue, ou à travers le toucher uniquement. Il faut bien plus, c'est-à-dire la réflexion. En somme, la matière leclézienne est, par essence, vide de sens d'autant plus qu'elle se présente simplement comme un élément naturel dont l'usage est établi comme une circonstancielle. Celle-ci est fonction des objectifs que l'homme veut atteindre. Tout compte fait, il résulte que Jean-Marie Gustave Le Clézio, dans sa quête du Beau, accorde peu d'importance au Corps en tant que matière malléable. Pour lui, il faut entrer dans la profondeur de tout corps pour en cerner l'esprit qui y gouverne.

⁸ Le Clézio, *Terra amata*, *Op. cit.*, p. 13.

⁹ Le Clézio, *Désert*, Paris, Gallimard, 1980, P. 7.

2.2. Corps-profondeur : l'esprit, l'âme

A la lecture des œuvres de Le Clézio, il apparaît que, chez lui, un corps n'est jamais une coquille vide. Il s'y trouve un esprit, une âme, du moins, à en croire son écriture. Kepler repris par H. Masson (2003, p. 215), stipule que « le mouvement naturel d'un corps est toujours rectiligne, sauf s'il a une âme qui le dirige ». Prenant appui sur la philosophie de l'essentialisme, le scripturaire du corps enclenche des aspects idéels qui interpellent le lecteur. D'ailleurs, Platon, à l'instar des orphistes, considère le corps comme une prison dans laquelle se trouve une âme. Au terme d'un long questionnement sur l'intelligence humaine, il conclut à ce propos :

Aux dernières limites du monde intellectuel, est l'idée du bien qu'on aperçoit avec peine, mais qu'on ne peut apercevoir sans conclure qu'elle est la cause de tout ce qu'il y a de beau et de bon ; que dans le monde visible, elle produit la lumière et l'astre de qui elle vient directement ; que dans le monde invisible, c'est elle qui produit directement la vérité et l'intelligence ; qu'il faut enfin avoir les yeux sur cette idée pour se conduire avec sagesse dans la vie privée ou publique¹⁰.

Cette prison est soit naturelle, soit moderne du fait de l'homme. La transfiguration de l'homme n'est possible que lors de son contact avec l'autre, à l'image du personnage principal de *Désert*. Pour preuve, apprécions l'extrait suivant :

Il touchait la terre avec ses mains, les bras allongés devant lui, ne faisant qu'un avec le sol. Il ne priait plus, à présent, il ne chantait plus. Il respirait lentement, la bouche contre la terre, écoutant le sang battre dans sa gorge et dans ses oreilles. C'était comme si quelque chose d'étranger entraînait en lui, par sa bouche, par son front, par les paumes de ses mains et par son ventre, quelque chose qui allait loin au fond de lui et le changeait imperceptiblement.¹¹

Les parties corporelles que sont les *mains*, le *nez*, la *bouche*, les *oreilles*, le *ventre*, le *front*, les *paumes* sont en contact avec la terre. Cela semble suggérer une unité originelle au regard de la Bible, précisément dans le récit de la Genèse relatif à la création du monde. Le personnage, se laissant entraîner par cette confusion de deux corps distincts (Homme, Terre), fait penser à une mise en terre. C'est le chemin de la finitude, de la disparition, et pourtant, « quelque chose allait changer au fond de lui et le changeait imperceptiblement ». Ce changement, qu'il convient d'identifier à une transfiguration, postule la possibilité de transformer le monde d'autant plus que « le centre de la matière est proche sans doute, et la source de la lumière bat tout près. C'est l'instant où tout peut apparaître, dans la beauté sans

¹⁰ Platon, *La République*, Livre VII le mythe de la caverne, https://webusers.imj-prg.fr/~david.aubin/cours/.../Platon_RepubliqueVII_Caverne.pdf, consulté le 22 mai 2018.

¹¹ Le Clézio, *Désert*, *Op.cit.*, pp. 29-30.

fin de la vie magique »¹². Il n'est donc pas surprenant que ce moment de transfiguration fasse place à une rencontre, celle d'avec la lumière, symbole d'illumination, de connaissance des choses dans leur essence. En effet, l'inconnue que Le Clézio présente dans l'extrait suivant présage d'une démarche consistant à acquérir un savoir, celui qui est à l'origine des savoirs. Et ce, d'autant plus que

la lumière est absente, la grande et terrible lumière du jour. Mais elle continue de vibrer au cœur des choses, comme une douleur, elle continue de faire tressauter les paupières. La lumière est à l'intérieur, elle brûle et palpite au centre du sommeil... La lumière ne cesse pas, elle ne veut pas cesser. Elle traverse l'espace...¹³

Notons que l'absence de lumière fait écho à celle de l'ignorance et/ou de la méconnaissance des choses quand on se contente de les voir sans y mettre de la réflexion, c'est-à-dire sans prendre le temps de les regarder vraiment. Pourtant, la lumière n'a pas de limite. Mieux, elle transcende tous les espaces. Elle perturbe les esprits. Elle est à l'intérieur de tous les autres corps. Ses frontières sont inexistantes puisqu'elles semblent se trouver dans la quête permanente de l'essence des choses naturelles. La lumière dans les choses est assimilable alors à l'âme qu'elles contiennent. C'est à juste titre que l'enfant, dans *L'Inconnu sur la terre*, affirme : *Et je ne ressentais non pas de l'horreur ni de la pitié, mais au contraire de l'amour et de l'intérêt, ceux que suscite la vue de la vérité de la réalité vécue.*¹⁴ Si la réalité n'est pas la vérité, elle rapproche tout de même l'esprit de la vérité en ce sens qu'elle en facilite l'analyse, vu qu'elle doit aboutir à des conclusions susceptibles d'entrevoir positivement l'avenir de l'humanité.

Face à tous les corps que l'Homme doit transcender, une seule posture reste incontournable, celle révélée par Philippe Willemart à la lumière des séminaires de Jacques Lacan. En effet, pour P. Willemart (2008, p.75), « Le problème philosophique de la connaissance » tient au fait que « si n'importe quel énoncé émis au sujet d'un objet observé dépend de l'inclination du miroir-fenêtre, tout savoir et toute science s'assujettissent à la position de l'observateur qui, s'il est mal placé, confondra facilement l'imaginaire et la réalité ». D'où la nécessité d'entreprendre l'exercice consistant à transpercer le superficiel dans la mesure où « *le langage ne guide pas vers l'espace illimité ; il vous conduit pas à pas sur les sentiers réels de la terre.* »¹⁵ Cette démarche menant à la connaissance profonde des choses constitue vraisemblablement un processus de spiritualisation du corps chez Le Clézio.

¹² Le Clézio, *L'Inconnu sur la terre*, Paris, Gallimard, 1978, p. 394.

¹³ Le Clézio, *Ibid.* p. 392.

¹⁴ Le Clézio, *Op. cit.*, p. 15.

¹⁵ Le Clézio, *Op. cit.*, p. 13.

3. Vers la spiritualisation du corps

Le rationnel n'explique pas toujours convenablement notre univers. On a bien souvent recours à l'irrationnel ou à toute science, révélée ou non, pour cerner notre monde. Ainsi, La parapsychologie énonce l'idéoplastie « *comme la faculté qu'auraient certains médiums d'agir directement, mais à distance, sur la matière* »¹⁶. Agir sur la matière induit la capacité du médium à cerner la quintessence du corps physique à partir de sa finitude pour en révéler l'Idéal recherché par le créateur.

3.1. La finitude du corps physique

Le corps physique est finitude. Il s'use sous l'effet du temps ou sous l'action du désir de modernisation de l'homme. Il est impénétrable sans une action physique de l'homme. C'est d'ailleurs ce pourquoi, parlant de la terre, Hervé Masson affirme que « les corps terrestres [puisqu'il s'agit des corps terrestres chez Le Clézio] sont mixtes, ils résultent du mélange instable des quatre éléments et subissent toutes sortes d'altérations »¹⁷. Cette altération chez le prix Nobel est totalement celle que l'homme exerce sur les objets naturels. La finitude de la terre ou de son corolaire, le sable, est établie puisque sans l'action humaine, il ne peut y avoir de transformation à usage humain. Le Corps physique est donc décevant pour Le Clézio dans la mesure où, en l'état, il est simplement une chose ou un être que le temps détériore progressivement et inévitablement. À ce titre, il ne saurait contribuer à la beauté de l'univers ni à son harmonie. Pourtant, sans le corps, il ne pourrait exister d'esprit. Face à cette impasse qu'incarne la matière, les interrogations sont multiples et diverses, vu qu'elles portent sur le devenir de l'Homme, le Bonheur de ce dernier. C'est certainement ce qui justifie l'interrogation suivante : « Dans mille ans, dans dix mille ans, y aura-t-il seulement quelqu'un sur la terre qui se rappellera qu'on a existé ? »¹⁸ Cette question suggère implicitement la fin des choses dont la conservation semble résider dans la langue. Celle-ci peut être écrite ou orale, mais l'écriture demeure la trace indélébile qui pérennise le rêve de vie paisible ou d'existence modernisée. Pourtant, l'écriture, sans être fortement contestée par l'auteur, n'a de valeur que si son objet lui confère une compréhension évidente des choses. En posant la question « Qu'est-ce qu'une ligne écrite dans le gribouillage infini qui recouvre le monde ? (...) Il y a des millions de choses partout », le narrateur dans *Terra amata* soulève le problème de la clarté des préoccupations évoquées en tout temps, vu que les lignes elles-mêmes

¹⁶ Hervé Masson, *Dictionnaire initiatique et ésotérique*, Paris, Editions Trajectoire, 2003, p. 155.

¹⁷ Hervé Masson, *Op. cit.*, pp. 215-216.

¹⁸ Le Clézio, *Terra amata*, *Op. cit.*, p. 43.

constituent des objets à examiner, à cerner et à valoriser pour l'humanité. Les millions de choses ont un caractère imperméable qui leur confère une inutilité évidente si l'on s'en contente.

En tout état de cause, il convient de retenir qu'on ne saurait se confiner à la seule matérialité des choses. Leur disposition, leur usage et leur perception commande que l'on mène la réflexion constante sur ce qu'ils pourraient procurer au bonheur de l'Homme. Pour ce faire, la démarche de Platon face à l'essence des choses semble convenir à l'approche des textes de l'auteur.

3.2. L'Idéal

La connaissance des choses ne peut être effective sans une volonté manifeste de s'élever au-delà de ce que l'on voit, entend ou perçoit. Selon la conception platonicienne, la matière n'est jamais vide de contenu. Elle couvre une somme de valeurs à dévoiler. S'inspirant de cette philosophie, P. Foulquié (1983, p. 13) admet que, « c'est dans le monde des essences que nous trouvons la lumière qui nous permet de comprendre toutes choses et la sagesse nécessaire à la conduite de la vie ». Le Clézio ne dit pas le contraire quand il mentionne que « Le centre de la matière est proche sans doute, et la source de la lumière bat tout près. C'est l'instant où tout peut apparaître, dans la beauté sans fin de la vie magique, de la vie libre »¹⁹. Effectivement, la quête de l'originel renvoie inéluctablement à l'Idéal platonicien, à l'essence, à la pureté des choses. Pour y parvenir, il faut une parfaite communion dans un état de grâce prédisposant à l'élévation. C'est à juste titre que le narrateur, dans *L'Inconnu sur la terre* présente son corps comme la porte d'entrée du sublime à travers un double contact mis en lumière par deux verbes de perception : *regarder* et *respirer*. Le premier implique une volonté de voir et le second traduit une sensation reçue :

Alors je **regarde**²⁰, je **respire**, et toutes les odeurs, celles qui reviennent de loin après avoir franchi la mer et les archipels, celles qui viennent de naître sous les pas, minuscules tourbillons lents qui montent et traînent avec paresse, toutes les odeurs entrent dans mon corps et se mêlent aux images, aux bruits, à la chaleur et au froid : je **vois**, enfin, je peux **voir** la beauté. Je la **vois** comme si j'étais en elle, je la **vois** comme si j'avais ses yeux.²¹

Il ressort de ce propos tout une volonté de percer un mystère ; celui de la profondeur des choses. En perçant ce mystère, l'homme parvient à atteindre la beauté, celle qui n'est plus corporelle, celle qui n'est plus matière, mais bien plus, celle qui fait jaillir la spiritualité

¹⁹ Le Clézio, *Op. cit.*, p. 394.

²⁰ Nous soulignons.

²¹ Le Clézio, *Op. cit.*, p. 14.

Le clézio, entre corps-matière et corps-pensée (Nakpohapédja Hervé COULIBALY)

incarnée dans chaque objet naturel, la beauté primitive à laquelle il devrait se confondre (fondre avec) par le contact sensoriel. La suite de comparaisons (*Je la vois comme si j'étais en elle, je la vois comme si j'avais ses yeux*) établit un rapport de ressemblance de la possession des mêmes organes de sens entre le narrateur et le corps décrit. Du coup, l'écriture devient pour l'auteur la seule possibilité d'entrer dans toutes les choses pour établir toutes sortes de liens susceptibles de tendre vers le Beau, l'Harmonie éternelle :

Ecrire seulement sur les choses qu'on aime. Ecrire pour lier ensemble, pour rassembler les morceaux de la beauté, et ensuite recomposer, reconstruire cette beauté. Alors les arbres qui sont dans les mots, les rochers, l'eau, les étincelles de lumière qui sont dans les mots, ils s'allument, ils brillent à nouveau, ils sont purs, ils s'élancent, ils dansent !²²

Dans cet extrait, le Verbe est mis en relief en vue de servir d'exutoire à quiconque voudrait pénétrer le mystère des choses. Outre l'observation, le temps est un baromètre pour lier l'homme à l'univers qu'il pratique ; c'est le meilleur moyen de rassembler tout ce qui est disparate. La lumière se trouve à l'intérieur ; un intérieur dont la pureté est source de bonheur puisqu'il conduit à la danse, c'est-à-dire à l'extase. Cette vision du monde est clairement notifiée dans *L'Extase matérielle* par le narrateur : « *Et le secret absolu de la pensée est sans doute ce désir jamais oublié de se replonger dans la plus extatique fusion avec la matière, dans le concret tellement concret qu'il en devient abstrait* ». La fusion ne peut se faire qu'avec la langue qui demeure incontournable en tout et dans toute forme de manœuvre. Le contact avec le soleil, la terre, la lumière ou même les murs de l'urbanisation, est une opportunité de confusion sublime qui élève ou relève la pensée humaine en lui conférant tout son pouvoir de transfiguration. Cet aspect spirituel des choses englobe la prise en compte de l'Autre (la vieille ou l'enfant, par exemple) dont le corps évolue, transforme la réalité sans toutefois toucher à la vérité ni à la Beauté.

Conclusion

Que retenir du rapport de Le Clézio au Corps ? Indéniablement, la réponse réside dans la substance de ce qui constitue l'essence des choses terrestres. Leur Beauté primitive aux allures spirituelles fondant nécessairement une harmonie que l'action de l'homme détruit à chaque fois qu'il envisage l'industrialisation comme voie du salut. L'action de l'homme sur son environnement est temporairement utile, vu qu'avec le temps, tous les corps se dégradent. Au fond, les corps sont décevants pour l'auteur. L'écriture les met constamment en place dans une double dimension inter-relationnelle : celle du Physique, sujette à toutes les formes de finitude

²² Le Clézio, *Op. cit.*, p. 12.

inévitables et celle de l'Esprit, source d'élévation, de grandeur et de rapprochement des peuples, des choses. Pour Jean-Marie Gustave Le Clézio, les corps nous sont donnés afin que nous les pénétrions pour saisir le fondement de toute chose d'autant plus que rien n'est fortuit. La Terre et tout ce qu'elle contient sont des biens très précieux ; seulement, il faut savoir les pénétrer sinon on arrive à leur faire perdre leur essence qui est source d'élévation. Pour prendre de la hauteur, le prix Nobel exploite l'écriture comme un moyen d'interpellation, certes, mais beaucoup plus comme un lien susceptible de rapprocher les peuples en attirant leur attention. En un mot, les corps sont des canaux pour l'auteur dans la mesure où ils formalisent les liens entre les hommes. Leur caractère décevant est moindre à côté de ce qu'ils contiennent comme fondement de l'Universelle Beauté. C'est sans doute pourquoi, J. Berton (1983, p. 170) stipule à ce propos que c'est uniquement « cette écriture libératrice [qui] peut faire surgir du néant les sourdes rumeurs de l'homme aux prises avec un univers tragique ».

Références bibliographiques

- FOULQUIE Paul, 1984, *L'Existentialisme*, Paris, Presses Universitaires de France.
- LE CLEZIO Jean-Marie Gustave, 2004, *L'Africain*, Paris, Gallimard.
- LE CLEZIO Jean-Marie Gustave, 1980, *Désert*, Paris, Gallimard.
- LE CLEZIO Jean-Marie Gustave, 1978, *L'Inconnu sur la terre*, Paris, Gallimard.
- LE CLEZIO Jean-Marie Gustave, 1975, *Voyages de l'autre côté*, Paris, Gallimard.
- LE CLEZIO Jean-Marie Gustave, 1967, *Terra amata*, Paris, Gallimard.
- LEJEUNE Philippe, 1996, *Le Pacte autobiographique*, Paris, Seuil.
- LOUIS Segond, *La Sainte Bible*, 2003, Paris, Alliance Biblique Universelle.
- MAINGUENEAU Dominique, 1990, *Pragmatique pour le discours littéraire*, Paris, Dunod.
- MAINGUENEAU Dominique, 2003, *Linguistique pour le texte littéraire*, Paris, Nathan.
- MASSON Hervé, 1995, *Dictionnaire initiatique et ésotérique*, Paris, Editions Trajectoire.
- VIART Dominique, VERCIER Bruno, 2008, *La Littérature française au présent*, Paris, Bordas.
- WILLEMART Philippe, 2008, *De l'inconscient en littérature*, Montréal, Liber.